



Culturas, Identidades e Litero-Línguas Estrangeiras

Atas do I Colóquio Internacional
de Línguas Estrangeiras

Culturas, Identidades e Litero-Línguas Estrangeiras

Atas do I Colóquio Internacional
de Línguas Estrangeiras

Setembro 2018

Título: Culturas, Identidades e Litero-Línguas Estrangeiras
Atas do I Colóquio Internacional de Línguas Estrangeiras

Edição: Instituto Politécnico de Bragança

Editores: Alexia Dotras Bravo
Ana Maria Alves
Cláudia Martins
Elisabete Mendes Silva
Isabel Chumbo

Capa: Soraia Maduro

Produção: Serviços de Imagem do Instituto Politécnico de Bragança

ISBN: 978-972-745-244-6

Comissão Científica

Alexia Dotras Bravo, *Instituto Politécnico de Bragança*
Ana Gonçalves, *Escola Superior de Hotelaria e Turismo do Estoril*
Ana Maria Alves, *Instituto Politécnico de Bragança*
Carlos Pazos, *Universidade do Minho*
Cláudia Martins, *Instituto Politécnico de Bragança*
Elisabete Mendes Silva, *Instituto Politécnico de Bragança*
Isabel Chumbo, *Instituto Politécnico de Bragança*
Isabelle Simões Marques, *Universidade Aberta*
Margarida Morgado, *Instituto Politécnico de Castelo Branco*
Manuel Moreira da Silva, *ISCAP, Instituto Politécnico do Porto*
Camino Gutiérrez Lanza, *Universidade de León*

Comissão organizadora

Departamento de Línguas Estrangeiras da Escola Superior de Educação
do Instituto Politécnico de Bragança.

**De uma língua para a outra:
perceções culturais e linguísticas**

D'une langue à l'autre:
perception culturelle et linguistique

De una lengua a otra:
percepciones culturales y lingüísticas

From one language to another:
cultural and linguistic perceptions

Contents

Comissão Científica.....	3
Prefácio	9
CULTURA E LITERATURA	11
Jorge Semprun et Elie Wiesel: le choix du français pour témoigner une expérience concentrationnaire	13
Ana Maria ALVES	
Estudios Culturales y ELE: ¿matrimonio de conveniencia?	23
Blanca RIPOLL SINTES	
George Orwell’s “Politics and the English Language” Euphemisms and metaphors in wartime Britain.....	31
Elisabete Mendes SILVA	
DIDÁTICA DAS LÍNGUAS	41
Mindful (re)considerations for young learner English classes	43
María del Carmen ARAU RIBEIRO	
Terminologie et didactique des langues : le mariage est-il possible pour un meilleur enseignement de la traduction ?	53
Christina DECHAMPS	
ESTUDOS DE CASO NO ENSINO DE LÍNGUAS ESTRANGEIRAS	63
The ReCLES.pt CLIL project in practice: Teaching with results in Higher Education	65
María del Carmen ARAU RIBEIRO; Margarida MORGADO; Isabel CHUMBO Ana GONÇALVES; Manuel Moreira da SILVA; Margarida COELHO	
Evaluating projects involving ICT and Task-based language teaching	83
María del Carmen ARAU RIBEIRO; Maria Paula Martins das NEVES Luísa Queiroz de CAMPOS; Walter BEST	
Needs of Higher Education students as regards language examinations	93
Cristina PEREZ-GUILLOT; Julia ZABALA-DELGADO	
NOVAS TECNOLOGIAS NA SALA DE AULA.....	109
Las nuevas tecnologías para el desarrollo de la expresión oral fuera del aula. 11	118
Tamara ALLER CARRERA	
Twitter in the language learning classroom at the university: An experimentation for dynamic and authentic assessment.....	118
Annamaria CACCHIONE	

Jorge Semprun et Elie Wiesel: le choix du français pour témoigner une expérience concentrationnaire

Ana Maria ALVES

Instituto Politécnico de Bragança & CLLC Aveiro, Portugal

Résumé

Notre article s'attachera à analyser le recours à la langue française dans l'œuvre littéraire de deux rescapés des camps de concentration durant la II^e Guerre Mondiale: Jorge Semprun et Elie Wiesel.

Nous verrons que la langue française constitue une sorte de refuge pour ces deux écrivains car elle permet de prendre de la distance avec les événements vécus. De cette façon cette langue « étrangère » permet de se réapproprier le passé et d'exprimer la douleur de la mémoire. L'utilisation du français a donc permis à ces écrivains de se mettre à distance entre un sujet trop difficile à aborder dans leur langue maternelle, servant ainsi de filtre, permettant de maîtriser une réalité autrement insoutenable dans leur langue maternelle. De cette façon, l'écriture en français prend la valeur du salut au sens existentiel. Cependant, elle fait revivre les douleurs et les angoisses.

D'autre part, nous verrons que les auteurs expriment à la fois l'impossibilité de communiquer l'expérience des camps et la nécessité impérieuse de témoigner. Comme le dit Wiesel à Semprun dans *Se taire est impossible*: « Se taire est interdit, parler est impossible » (1995).

Mots-clés: Guerre, exil, témoin, mémoire, langage.

Abstract

Our paper will analyze the use of the French language in the literary work of two survivors of concentration camps during the Second World War: Jorge Semprun and Elie Wiesel. We shall see that the French language constitutes a sort of refuge for these two writers because it allows to distance oneself from the events experienced. In this way, this “foreign” language makes it possible to reappropriate the past and to express the pain of memory. The use of French has thus allowed these writers to distance themselves from a subject that is too difficult to approach in their mother tongue, thus serving as a filter, enabling them to master an otherwise unbearable reality in their mother tongue. In this way, writing in French takes on the value of salvation in the existential sense. However, it revives the pains and anxieties. On the other hand, we shall see that the authors express both the impossibility of communicating the experience of the camps and the imperative necessity of testifying. As Wiesel says to Semprun in *Se taire est impossible*: “To be silent is forbidden, to speak is impossible” (1995).

Keywords: war, exile, witness, memory, language.

« On n’habite pas un pays, on habite une langue.
Une patrie, c’est cela et rien d’autre. » (Cioran, 1987, p. 21)

Cette citation d’Emile Cioran nous renvoie d’emblée vers le thème du bilinguisme, mais aussi vers le thème de l’expérience individuelle ou collective d’exil, de l’apprentissage d’une langue étrangère comme refuge, comme intégration, mais surtout comme instrument, comme langue de communication qui sert à raconter les drames, les tragédies vécues.

Pour illustrer ces thèmes, nous prendrons ici le cas de Jorge Semprun et d’Elie Wiesel. Le premier fut emprisonné à Buchenwald de 1944 à 1945 comme résistant communiste espagnol militant en France, tandis que le deuxième fut, avec sa famille, déporté en 1944 à Auschwitz puis à Buchenwald.

Il s’agit, ici, de tracer le parcours de deux hommes aux destins incomparables, deux hommes exilés, obligés, par les circonstances de la guerre, à apprendre une nouvelle langue pour s’intégrer mais surtout pour survivre. Ces deux survivants ont préféré se taire et laisser le temps s’écouler avant de pouvoir raconter leur expérience concentrationnaire. A propos de cette décision, Semprun écrit dans *Le grand Voyage*:

J’ai brusquement pris une décision. Il faut dire, elle mûrissait déjà en moi, cette décision. (...) J’ai pris la décision de ne plus parler de ce voyage, de ne plus jamais me mettre dans la situation de parler de ce voyage. D’un côté, je savais bien que ce ne serait pas possible, à tout jamais. Mais, au moins, une longue période de silence, des années de silence sur ce voyage, seigneur, c’était la seule façon de s’en sortir. (Semprun, 1963, pp. 124-125)

Cependant, tôt ou tard, le témoignage doit se faire et il se fera par le recours à la langue française. Le témoignage de tout le tragique et le dérisoire de leur existence comme rescapés des camps de concentration durant la II^e Guerre Mondiale sera donc fait dans leur langue d’adoption.

Dans le déroulé de cet exposé, nous verrons que la langue française constitue une sorte d’abri pour ces deux écrivains car elle permet de s’éloigner d’une expérience concentrationnaire. L’apprentissage de cette langue leur donne la possibilité de remémorer leur passé récent et de le raconter. L’emploi du français concède à ces deux rescapés l’opportunité de témoigner leur vécu et d’exploiter une réalité qui était, à leurs yeux, insoutenable dans leur langue maternelle. Le souvenir absolument marquant et douloureux de cet évènement n’empêche pas Semprun et Wiesel de revenir sur leur passé car, « le devoir de mémoire (...) ne consiste pas à se remémorer sans cesse blessures, souffrances, humiliations, frustrations, mais à toujours en tenir compte » (Ricœur, 2002, p. 8).

Prenons tout d’abord le cas de Semprun. Partagé entre plusieurs cultures, divisé territorialement et linguistiquement, l’auteur se voit morceler entre trois langues – l’espagnol sa langue maternelle, l’allemand qu’il avait appris oralement sous l’autorité de gouvernantes germanophones qui l’accompagnèrent lors de sa première enfance et le français la langue de son pays d’adoption, d’exil ou il se réfugie à l’âge de quinze ans après avoir fui le régime de Franco avec sa famille.

Confronté, pour une première fois, au statut d'étranger, Semprun décide de s'approprier la langue française au plus vite afin de rester incognito et éviter tout type de xénophobie. Dans *Adieu, vive clarté...*, il souligne ce fait quand il affirme « pour préserver mon identité d'étranger, pour faire de celle-ci une vertu intérieure, secrète, fondatrice et confondante, je vais me fondre dans l'anonymat d'une prononciation correcte » (Semprun, 1998, p. 87).

Ce sujet est repris dans *Le grand Voyage* où Semprun défend, encore une fois, garder en secret son identité :

Je n'ai pas envie de lui expliquer pourquoi je parle tout à fait comme eux, (...) sans accent, c'est-à-dire, avec un accent bien de chez eux. C'est le plus sûr moyen de préserver ma qualité d'étranger, à laquelle je tiens par-dessus tout. Si j'avais de l'accent, ma qualité d'étranger serait dévoilée à tout moment, dans toute circonstance. Elle deviendrait quelque chose de banal, d'extériorisée. (Semprun, 1963, p. 119)

Dans un entretien que l'écrivain a accordé au journal *L'Express* en mai 2010, Semprun parle de son expérience de partage entre ses univers culturels et notamment ses langues.

Je pourrais très bien dire que je suis français et aussi espagnol. Si l'on me pose une question sur l'identité nationale, je répondrais que je n'ai pas d'identité fixe et que c'est très flou pour moi. En arrivant en France en 1939, à la fin de la guerre civile, avec ma famille, je connaissais à peine le français. Des aînés m'ont orienté dans mes lectures et j'ai découvert la beauté du français à seize ans avec André Gide, André Malraux, Louis Guilloux, Jean Giraudoux, des écrivains très différents. J'ai cru à un moment donné que je retrouvais une nouvelle patrie et que je pouvais dire, en reprenant la formule d'un Thomas Mann: " Ma patrie, c'est la langue française".¹

Se sentant « dépaycé dans cet exil forcé, l'auteur cherche rapidement à trouver des repères, à se rapprocher de la langue et de la culture qui l'avait accueilli »². L'apprentissage de la langue française était donc inévitable comme il le souligne dans *Le Mort qu'il faut* :

[...] je disais que la langue française était la seule qui ressemblât à une patrie, pour moi. Ce n'était donc pas la loi du sol, ni la loi du sang, mais la loi du désir qui s'avérait dans mon cas décisive. Je désirais vraiment posséder cette langue, succombé à ses charmes. (Semprun, 2001, p. 83)

Semprun choisit donc le français pour témoigner son expérience d'enfant de la guerre civile espagnole, de résistant, de déporté à Buchenwald, de rescapé. De la sorte, il inscrit ses écrits dans la transmission d'une mémoire collective, mais surtout

¹ Riglet, Marc (2010). *Jorge Semprun et l'écriture de l'Histoire in l'express.fr* [disponible le 14 mai 2010 URL: http://www.lexpress.fr/culture/livre/deces-de-jorge-semprun-l-ecriture-de-l-histoire_891830.html]

² Voir URL : <http://carnets.revues.org/1054> [disponible le 31 mai 2016].

dans la reconstruction d'une identité brisée par son expérience concentrationnaire. D'après l'auteur, cette épreuve permet de « raconter bien, (...) : de façon à être entendu » (Semprun, 1994, pp. 135-138). Ainsi, il rend compte de la représentation de l'expérience de la déportation à Buchenwald (1944-1945), du trauma que fût cette épreuve dans un corpus de quatre récits *Le grand voyage* (1963), *Quel beau dimanche!* (1980), *L'Écriture ou la vie* (1994) et *Le mort qu'il faut* (2001). Dans ses écrits, on assiste au déclin de son identité qu'il récupèrera 50 ans plus tard dans le parcours de rédaction d'une réalité qu'il mêle à la fiction. Dans *Le Grand voyage*, Semprun montre le sérieux de l'épreuve concentrationnaire dans la reconstruction de la réalité par le recours à l'imagination et à la mémoire: « *Il n'y a pas de doute, ni Gérard, ni son copain n'auraient pu faire preuve d'une telle imagination, cette réalité de l'orchestre du camp, cette réalité se trouve encore, pas pour longtemps il faut le dire, au-delà des possibilités de l'imagination* » (Semprun, 1963, p. 278).

Encore à ce propos, Semprun affirme dans *L'écriture ou la vie* qu': « “[o]n peut tout dire de cette expérience à condition de transformer l'œuvre de témoignage en un objet artistique, un espace de création » (Semprun, 1994, p. 23) et ajoute « seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage » (*idem*, p. 26).

L'auteur est dans ce sens convaincu que seul le langage littéraire, avec ses artifices multiples, peut atteindre la vérité de l'expérience du génocide. Ainsi, et reprenant le concept de mémoire exemplaire emprunté à Tzvetan Todorov (2004), concept qui cherche à comprendre l'évènement afin d'en tirer une leçon ou bien de le transformer en exemple, Semprun le survivant, l'écrivain est convaincu que le souvenir de la mémoire traumatique peut se transformer en projet d'écriture. Dans son ouvrage *L'écriture ou la vie*, il défend ce dessein:

J'imagine qu'il y aura quantité de témoignages ... [...] Tout y sera vrai ... sauf qu'il manquera l'essentielle vérité, à laquelle aucune construction historique ne pourra jamais atteindre, pour parfaite et omnicompréhensive qu'elle soit ... [...]. L'autre genre de compréhension, la vérité essentielle de l'expérience n'est pas transmissible ... Ou plutôt, elle ne l'est que par l'écriture littéraire [...] Par l'artifice de l'œuvre d'art. (Semprun, 1994, p. 167)

Au sujet de ce projet, Françoise Nicoladzé, auteur de *La deuxième vie de Jorge Semprun*, affirme que l'idée d'écriture de Semprun représente une « recherche identificatoire » (Nicoladzé, 2006, p. 109), ou une « quête sans fin du moi perdu » (*Id.*, *Ibid.*). Quête que Semprun s'efforce de préciser, recherche d'identité qui l'emmène à questionner le contenu de ses œuvres. Dans cet ordre d'idées, l'auteur précise sa difficulté dans *L'Écriture ou la Vie*:

Pourtant, un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible, mais sa substance. Non pas son articulation, mais sa densité. (Semprun, 1994, p. 23)

Ainsi, de façon intelligente, Semprun fait lucidement face « au déploiement funeste du mal absolu » (Semprun, 1994, p. 338):

Il y aura des survivants, certes. Moi, par exemple. Me voici survivant de service, opportunément apparu [...] pour [...] raconter la fumée du crématoire, l'odeur de chair brûlée sur l'Ettersberg, les appels sous la neige, les corvées meurtrières, l'épuisement de la vie, l'espoir inépuisable, la sauvagerie de l'animal humain, la grandeur de l'homme, la nudité fraternelle et dévastée du regard des copains. Mais peut-on raconter ? Le pourra-t-on ?
Le doute me vient dès ce premier instant. (Semprun, 1994, p. 25)

Seul un témoin survivant peut se poser cette question « peut-on raconter ? ». Ainsi, tout en exploitant l'expérience vécue, il propose une réflexion du récit de déportation tout en se dépouillant de la posture de victime pour pouvoir témoigner. A ce propos, Tzvetan Todorov soutient dans *Face à l'extrême* qu':

Il n'y a aucun mérite à ce que l'on s'installe une fois pour toutes dans le rôle de victime, rôle devenu moralement confortable une fois que le danger est passé. Il y a en revanche un mérite incontestable qui consiste à passer de son propre malheur, ou de celui de ses proches, au malheur des autres, de ne pas réclamer pour soi le statut exclusif de l'ancienne victime. (Todorov, 1994, p. 311)

Semprun raconte, témoigne tout en utilisant la langue de l'autre. Même s'il domine le code linguistique qu'il a appris pour rester dans l'anonymat, le survivant garde toujours un statut d'étranger. Il s'engage, cependant, a un devoir de mémoire. Il se propose de relater ses souvenirs dans un esprit ouvert parlant non seulement de lui, mais des victimes dans leurs généralités, évoquant, de la sorte une mémoire collective.

En ce qui concerne Elie Wiesel, originaire de Roumanie, issu d'une famille juive orthodoxe, l'écrivain et philosophe rapporte, dans ses écrits, son expérience concentrationnaire durant la Seconde Guerre mondiale. Rescapé de la Shoah, il consacre son œuvre a relaté son expérience vécue au camp de Auschwitz-Birkenau, dans lequel il a été déporté à l'âge de 15 ans, puis Buchenwald. Sorti vivant, des camps de la mort, Wiesel se souvient qu'il était « devenu un tout autre homme [...]. Une flamme noire s'était introduite dans [s]on âme et l'avait dévorée » (Wiesel, 1969, p. 48). Wiesel a besoin d'une phase de silence de dix ans, avant de commencer à écrire, pour « être sûr qu'[il] pourrai[t] dire ce qu'[il] avai[t] à dire » (Cohen, 1987, p. 41).

Cette expérience traumatique qui a bouleversé à jamais cet homme provoque chez l'auteur le besoin inéluctable de témoigner car il s'agit à présent, d'une question de devoir. Devoir de mémoire que Primo Levi, autre témoin de cette atrocité, explique: « J'ai porté à l'intérieur de moi cette impulsion violente et j'ai écrit tout de suite, dès mon retour. Tout ce que j'ai vu et entendu, il fallait m'en libérer. De plus, sur le plan moral, civil, politique, témoigner était un devoir » (Levi, cité dans Mertens 2003, p. 14).

Tout comme Levi, Wiesel est convaincu que le devoir de transmettre aux nouvelles générations la mémoire d'une atrocité vécue est absolument inévitable, il

le défend d'ailleurs dans *Paroles d'étranger*: « (...) pour le survivant, écrire n'est pas un métier mais une obligation; un devoir » (Wiesel, 1982, pp. 11-12). Cette tâche n'est pas évidente pour tous les hommes et femmes qui ont vécu une expérience comme celle-ci, néanmoins, ils n'ont pas hésité à témoigner. Nous « pourrions citer le cas des écrivains rescapés, les écrivains-témoins comme Jean Améry, Paul Celan, Primo Levi, déportés à cause de leur judéité, ou bien ceux qui, à cause de leur engagement politique, - tout particulièrement, Robert Antelme -, David Rousset ou Eugen Kogon, ont pu revenir des camps nazis » (Alves, 2015, p. 122). Pour ce qui est de leur témoignage, Maurice Blanchot défend qu'il ne s'agit pas uniquement:

[d'] un témoignage sur la réalité d'un camp, ni une relation historique, ni un récit autobiographique. Il est clair que Robert Antelme, et sans doute pour beaucoup d'autres, se raconter, témoigner, ce n'est pas de cela qu'il s'est agi, mais essentiellement parler: en donnant expression à quelle parole? Précisément cette parole juste où Autrui, empêché de se révéler pendant tout le séjour des camps, pouvait seul à la fin être accueilli et entrer dans l'entente humaine (Blanchot 1992, p. 197).

Rappelons les paroles de Robert Antelme, dans son avant-propos, qui tente de rapporter ce qu'il a vécu: « Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment en étions-nous venus là ? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. A peine commençons-nous à raconter, que nous suffoquions. A nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable » (Antelme, 1957, p. 9).

Cette difficulté de raconter est ressentie par tous ceux qui ont vécu l'horreur gigantesque de cette expérience concentrationnaire. De retour dans un passé récent, Wiesel s'efforce de communiquer aux jeunes cette expérience douloureuse et ces jeunes montrent un intérêt profond car d'après lui: « ils se disent que c'est leur dernière chance d'écouter un témoin. [...] ils écoutent avec une curiosité saine, avec leur âme, avec leur regard. Ils écoutent avec leur être, parce qu'ils savent que c'est une expérience qu'ils ne connaîtront jamais » (Semprun & Wiesel, 1995, p. 15). Il s'agit ici de partager, de faire connaître à cette nouvelle génération une « juste mémoire », un témoignage qui constitue la structure de transition privilégié entre mémoire et histoire comme le défend Paul Ricœur (2000).

Dans son œuvre, mais aussi dans diverses interviews, Wiesel commente l'importance du devoir et souligne, à plusieurs reprises, le fait qu'il ne faut pas oublier la mémoire même si celle-ci est douloureuse et « vulnérable » (Semprun & Wiesel, 1995, p. 17). Il renforce d'ailleurs cette idée d'une émergence mémorielle lorsqu'il soutient que: « Se taire est interdit, parler est impossible » (*Id.*, *Ibid*). L'importance du témoignage est donc inévitable « plus le temps s'écoule après Auschwitz, plus il s'avère indispensable de *le reparler* » (Mertens 2003, p. 51).

Wiesel décide alors de raconter son expérience concentrationnaire tout d'abord en Yiddish, la langue des survivants avec qui il partage la même souffrance. Dans ses mémoires, il explique le choix de cette langue:

J'ai besoin du yiddish pour rire et pleurer, célébrer et regretter. Et pour me plonger dans mes souvenirs. Existe-t-il une meilleure langue pour évoquer le passé avec son poids d'horreurs ? Sans le yiddish, la littérature de l'Holocauste n'aurait pas d'âme. [...] Si je n'avais pas écrit mon premier récit en yiddish, les livres qui lui succédèrent seraient restés muets. (Wiesel, 1994, pp. 407-408).

Le Yiddish est pour lui une langue qui le rapproche de son passé qu'il nous rapporte dans son premier livre publié en 1956 *Un di Velt Hot Geshvign* (*Et le Monde était silencieux*) basé sur ses souvenirs de déportation. Une adaptation de ce livre sera traduite en français sous le soutien de François Mauriac qui signera la préface de ce roman intitulé *La nuit* (1958). Ce récit autobiographique sera suivi d'autres ouvrages en français s'éloignant, de la sorte, du Yiddish qui est, d'après l'auteur, une langue remplie de « mots démodés, inutiles sous leurs fards multiples, lâchés au-dessus des cimetières d'exilés » (Wiesel, 1983, p. 9).

D'après Marie Bornand « c'est dans la langue de l'exil que Wiesel se fait porte-parole de la langue des morts: sa langue est morte et il doit s'en faire le témoin. Mais il ne peut le faire que dans la langue de son exil, sinon sa voix serait privée d'audience, adressée uniquement à un public de morts » (Bornand, 2004, p. 108).

En 1970, Wiesel révèle à Harold Flender, journaliste qui était venu l'interviewer, qu'il écrivait ses livres en français pour une seule raison: « c'est le langage que j'ai acquis immédiatement après la guerre, en protestation. [...] J'ai choisi le français comme un refuge, et ce que j'ai lu plus tard en littérature et philosophie a été en français » (Flender, 1970, p. 9). En 2003, lors d'un entretien avec Ion Mihaileanu, journaliste du magazine hebdomadaire *Le point*, l'auteur affirme, encore au sujet de son choix linguistique, « Je cherchais une langue. Cette langue me cherchait aussi. Il y a eu une sorte de fusion, de mariage entre cette langue et moi » (Mihaileanu, 2003, p. 9). On sous-entend que le français est devenu pour l'auteur une langue d'asile, elle représente un nouveau départ, un désir de reconstruction, de « résurrection après sa libération du camp nazi de Buchenwald »³:

Choisir le français relevait du défi, je crois. [...] Au retour de ma déportation, à seize ans, j'avais pris en horreur ma langue natale, les Hongrois s'étant montrés tellement cruels envers les Juifs! Et je voulais montrer que j'étais entré dans une ère nouvelle, pour me prouver à moi-même que j'étais vivant, que j'avais survécu. Je tenais à rester le même, mais dans un autre paysage. Et la langue française constituait ce nouveau paysage (Cohen, 1987, pp. 72-73).

Cette fracture entre sa langue maternelle et le choix d'une nouvelle langue – la langue française – amène l'auteur à trouver « une nouvelle maison... La langue est devenue un havre, une nouvelle possibilité, un nouveau monde⁴ ».

Cette langue va lui donner la possibilité de se détacher de sa langue maternelle

³ Voir URL: http://www.lepoint.fr/culture/elie-wiesel-un-lien-fort-a-la-france-et-au-francais-03-07-2016-2051552_3.php [disponible le 3 juillet 2016].

⁴ Traduction de l'auteur de: « meant a new home ... The language became a haven, a new possibility, a new world » dans Wiesel, E. (1985). *Against Silence: The Voice and Vision of Elie Wiesel*. New York: Holocaust Library. p. 10.

qui porte le poids de la Shoah et qui le « baignait dans le mysticisme » (Mihaileanu, 2003, p. 9). Le français est pour lui le contraire de ce qu'il avait connu jusqu'alors pendant « toutes [s]es aventures intérieure » (*Id., Ibid.*). Cette langue d'accueil est, pour l'auteur, la langue de sa « formation intellectuelle » (Kolbert 1996, pp. 51-64), langue qu'il découvre à l'âge de 17 ans:

J'ai appris cette langue tard, à une époque où j'avais besoin d'une autre langue, comme d'un autre foyer: la langue française est devenue mon foyer. Mon tuteur, celui qui m'a enseigné le français, fait découvrir Racine, Pascal, Sartre et Camus, était un homme exceptionnel, François Wahl, que l'œuvre de secours aux enfants (OSE) avait engagé pour nous aider dans nos études. Pour moi, apprendre la technique de l'explication de texte fut une chose assez facile: c'était presque l'étude du Talmud !⁵

Par sa lecture de certains auteurs de littérature moderne française, il se laisse influencer par l'existentialisme de Sartre mais aussi par l'humanisme de Camus ou encore par Malraux. Il comprend qu'il s'agit d'une langue « cartésienne, logique » (Mihaileanu, 2003, p. 9). D'après Wiesel « transformer, retraduire en français les notions, les concepts, les découvertes, les secrets du monde mystique, c'était une gageure, un pari, donc ça [l]'a tenté » (*Id., Ibid.*). Quelques années plus tard, Fabienne Dumontet auteure d'un article intitulé « Elie Wiesel: C'est la langue française qui m'a choisi », paru dans le journal *Le Monde*, raconte que l'écrivain rescapé « revendique, aux côtés de ses attaches juives, "sa place dans la culture française" et sa "loyauté au style classique". "C'est cette langue qui m'a choisi", répète-t-il encore aujourd'hui. Une langue qui a représenté pour lui le comble de la rationalité, dès qu'il a commencé à l'apprendre adolescent, en 1945, réfugié en France après l'horreur des camps d'Auschwitz et de Buchenwald »⁶.

En termes de conclusion, nous pouvons affirmer que la « vérité essentielle de l'expérience » concentrationnaire (Semprun, 1994, p. 136) de ces deux auteurs, témoins rescapés, est transmise par la parole et par l'écriture dans une langue que tous deux ont choisie: la langue française. Le choix d'apprendre une nouvelle langue pour témoigner leur histoire récente a été adopté afin de créer de la distance face à ce temps de souffrance, d'obscurité, de silence, de réalité insoutenable qu'ils ne pouvaient raconter dans leur langue maternelle. Cette verbalisation du vécu, cette parole testimoniale, nous est donnée par le récit de Semprun et Wiesel dans une approche intimiste, personnelle. Ces deux hommes, inconnus l'un de l'autre en 1945, et qui se sont pourtant croisés à Buchenwald, se retrouveront, quelques années plus tard, en 1995, pour remémorer cette épreuve douloureuse. De cette rencontre, il nous faut absolument retenir cet enseignement: « le besoin de raconter aux «autres» a acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires » (Levi, 1999, p. 8) c'est pourquoi « Se taire est impossible ».

⁵ Voir URL: <http://www.lepoint.fr/actualites-chroniques/2007-01-17/elie-wiesel-le-sage-et-la-fo-lie/989/0/9722> [disponible le 17 janvier 2007].

⁶ Voir URL : http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/10/07/elie-wiesel-c-est-la-langue-francaise-qui-m-a-choisi_1421483_3260.html [disponible le 7 octobre 2010].

Bibliographie

- Alves, A. M. (2015). Chroniques de guerre 1939-1945 : Exil, mémoire – la douleur du déracinement. *Lublin Studies in Modern Languages and Literature* 39 (1). Lublin.
URL : <http://www.lsmll.umcs.lublin.pl>
- Alves, A. M. (2016). Semprun et ses langues: Outils de survie, de mémoire face à l'exil. *Plurilinguisme et migrations dans la littérature de langue française. Carnets [En ligne]*, 7. URL: <http://carnets.revues.org/1054>
- AFP (2016). *Elie Wiesel, un lien fort à la France et au français*. Paris: Le Point 03 juillet.
URL : http://www.lepoint.fr/culture/elie-wiesel-un-lien-fort-a-la-france-et-au-francais-03-07-2016-2051552_3.php
- Antelme, R. (1957). *L'espèce humaine*. Paris: Gallimard.
- Bornand, M. (2004). *Témoignage et fiction. Les récits des rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*. Genève: Droz.
- Blanchot M. (1992). *L'entretien infini*. Paris: Gallimard.
- Cioran, E. (1987). *Aveux et anathèmes*. Paris: Gallimard, Arcades.
- Cohen, B.-F. (1987). *Elie Wiesel qui êtes-vous?* Lyon: La Manufacture.
- Dumontet, F. (2010). Elie Wiesel: « C'est la langue française qui m'a choisi ». Paris: Le Monde – 08/10/2010 in *Le Monde (Paris. 1944), 20437 Suppl. (08/10/2010)* URL : http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/10/07/elie-wiesel-c-est-la-langue-francaise-qui-m-a-choisi_1421483_3260.html
- Flender, H. (1970). *Conversation with Elie Wiesel, "Women's American ORT Reporter"*, mars-avril.
- Kolbert, J. (1996). Elie Wiesel et la France. In Michael de Saint Chéron (dir.), *Autour d'Élie Wiesel. Une parole pour l'avenir*. Paris: Odile Jacob. pp. 51-64
- Levi, P. (1999). *Si c'est un homme*. Paris: Pocket.
- Mihaileanu, I. (2003). Interview de Elie Wiesel par Ion Mihaileanu, *Le Point*, n.º 1582 – 10 janvier.
- Mertens, P. (2003). *Ecrire après Auschwitz ? Semprun, Levi, Cayrol, Kertész*. Paris: La Renaissance du Livre.
- Nicoladze, F. (2006). *La deuxième vie de Jorge Semprun: une écriture tressée aux spirales de l'histoire*. Castelnau-le-Lez: Climat.
- Ricoeur, P. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil.
- Ricoeur, Paul (2002). Entre la mémoire et l'histoire. *Transit*. Transit-virtuelles, Forum, n° 22, p. 8.
- Semprun, J. (1963). *Le grand voyage*. Paris: Gallimard.
- Semprun, J. (1994). *L'écriture et la vie*. Paris: Gallimard.
- Semprun, J. Wiesel, E. (1995). *Se taire est impossible*. Paris : Mille et une Nuits.
- Semprun, J. (1998). *Adieu, vive clarté*. Paris: Gallimard.
- Semprun, J. (2001). *Le mort qu'il faut*. Paris: Gallimard.
- Todorov, T. (1994). *Face à l'extrême*. Paris: Seuil.
- Todorov, T. (2004). *Les abus de la mémoire*. Paris: Arléa.
- Wiesel, E. (1969). *La nuit, L'aube, Le jour*. Paris: Seuil.
- Wiesel, E. (1982). *Paroles d'étranger*. Paris: Seuil.
- Wiesel, E. (1983). *Le Cinquième Fils*. Paris: éditions Grasset.
- Wiesel, E., (1985). *Against Silence: The Voice and Vision of Elie Wiesel*. New York:

Holocaust Library.

Wiesel, E. (1994). *Tous les fleuves vont à la mer, Mémoires I*. Paris: Éditions du Seuil.

Wiesel, E. (2006). *Le sage et la folie*. Paris : Le Point. 20 avril. URL: <http://www.lepoint.fr/actualites-chroniques/2007-01-17/elie-wiesel-le-sage-et-la-folie/989/0/9722>